

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte  
**Band:** 8 (1958)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Jean de Muller et la Suisse Romande  
**Autor:** Jost, François  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-79437>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# JEAN DE MULLER ET LA SUISSE ROMANDE

Par FRANÇOIS JOST

Le pays romand, depuis la Réforme, mais surtout aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, n'a cessé d'exercer sur l'élite intellectuelle des cantons allemands une influence considérable, mal définie encore et très incomplètement étudiée. Les jeunes confédérés d'outre-Sarine avaient et ont encore l'habitude de venir y compléter leur formation. Divers volumes pourtant ont été consacrés à l'action de Lausanne et de Genève sur l'évolution artistique de tel ou tel écrivain, d'un génie comme Conrad-Ferdinand Meyer par exemple<sup>1</sup>. L'un des plus grands poètes de la Suisse alémanique, il a été profondément marqué par la culture française. Son plus illustre historien ne le fut pas moins.

La critique s'est déjà beaucoup occupée de Jean de Muller, mais très peu du problème auquel nous voulons nous attacher. Franz de Wegele<sup>2</sup> et Edouard Fueter<sup>3</sup> ont naguère prononcé contre lui des verdicts sévères, voire injustes, sans arriver, du reste, à ternir une légitime gloire. Henri Henel<sup>4</sup> et Frédéric Gundolf<sup>5</sup> louent le styliste et l'écrivain. J. C. Mörkofer<sup>6</sup>, Paul Requadt<sup>7</sup> et

<sup>1</sup> Voir en particulier ROBERT D'HARCOURT, *C. F. Meyer, sa vie, son œuvre*, Paris, 1913, 2 vol., et ARTHUR BURKHARD, *C. F. Meyer: the style and the man*, Cambridge, 1932.

<sup>2</sup> *Geschichte der deutschen Historiographie*, Munich et Leipzig, 1885.

<sup>3</sup> *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin, 1936, 3<sup>e</sup> éd.

<sup>4</sup> *Entwicklung des geschichtlichen Prosastils bei Johannes von Müller*, Berlin, 1928.

<sup>5</sup> *Johannes von Müllers Schweizergeschichte als deutsches Sprachdenkmal*, Leipzig, 1923.

<sup>6</sup> *Schweizerische Literatur des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1861.

<sup>7</sup> *Johannes von Müller und der Frühhistorismus*, Munich, 1929.

Gonzague de Reynold<sup>8</sup> exaltent le cœur du patriote et le génie de l'historien dont l'œuvre tient à la fois du drame et de l'épopée. Des auteurs comme Werner Kirchner<sup>9</sup>, Louis Wittmer<sup>10</sup>, Arnold Jaggi<sup>11</sup>, F. Schwarz<sup>12</sup> et Richard Feller<sup>13</sup> n'ont point, dans leurs savants volumes, épuisé le sujet. Quant aux biographes de Muller, ils sont moins nombreux. L'ouvrage de Karl Henking<sup>14</sup>, très fouillé, n'a malheureusement pas été mené à terme: de trois volumes qui avaient été annoncés, seuls les deux premiers ont paru.

Mais la question des rapports du célèbre Schaffhousois avec la Suisse romande et la France n'a pas été traitée avec l'ampleur et l'attention qu'elle mériterait. Certains passages seulement ou quelque chapitre des ouvrages cités, plusieurs articles de revue encore ont abordé l'un ou l'autre aspect du problème. La seule étude importante ayant trait à notre sujet est celle de M. Edgar Bonjour, *Johannes von Müller und Genf*<sup>15</sup>. Il s'agit donc d'un terrain à peine défriché. Pourtant, le sujet offre un intérêt majeur. La thèse de Pierre Herzog, *Johannes von Müller und die französische Literatur*<sup>16</sup> n'embrasse qu'une partie du problème et son objet est surtout de montrer ce que Muller doit aux lettres françaises et ce que celles-ci doivent au grand historien. La place que la Suisse romande tient dans ce volume de trois cents pages est, à notre vif regret, bien trop mince. Citons aussi l'article de Fernand Bal-

---

<sup>8</sup> *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. II, Lausanne, 1912.

<sup>9</sup> *Studien zu einer Darstellung Joh. v. Müllers*, Weinheim, 1927.

<sup>10</sup> *Le Prince de Ligne, J. de Muller, F. de Gentz et l'Autriche*, Paris, 1925.

<sup>11</sup> *Über Johannes v. Müllers Geschichtsauffassung*, Berne, 1922.

<sup>12</sup> *Johannes v. Müller und seine Schweizergeschichte*, Bâle, 1884.

<sup>13</sup> *Die schweizerische Geschichtsschreibung im 19. Jahrhundert*, Zurich et Leipzig, 1938.

<sup>14</sup> *Johannes von Müller, 1752—1809*, 2 vol, Stuttgart et Berlin, 1909 et 1928.

<sup>15</sup> Dans *Etudes suisses d'histoire générale*, t. 14, 1956, pp. 78—102. Notons, du même auteur, *Johannes von Müllers Denkmal auf Necker*, dans *Historische Zeitschrift*, Munich 1954, pp. 515—530. M. Bonjour a édité aussi des œuvres choisies de Muller: *Briefe in Auswahl*, Bâle, 1954 (2<sup>e</sup> éd.), et *Schriften in Auswahl*, Bâle, 1955 (2<sup>e</sup> éd.). A noter surtout son récent volume *Studien zu Johannes v. Müller*, Bâle et Stuttgart, 1957.

<sup>16</sup> Frauenfeld et Leipzig, 1937.

densperger, *M<sup>me</sup> de Staël et Jean de Muller*<sup>17</sup>, rappelons une vingtaine de pages de la grande thèse de Pierre Kohler, *M<sup>me</sup> de Staël et la Suisse*<sup>18</sup>, deux chapitres encore de l'ouvrage de Marie-Louise Herking, *Charles-Victor de Bonstetten*<sup>19</sup>, et voilà notre tour d'horizon bibliographique bien près d'être achevé.

\* \* \*

Durant plus de six années Jean de Muller a vécu en Suisse romande où il est retourné très souvent au cours de sa brillante carrière. Il y comptait des amis nombreux, et en connaissait tous les personnages célèbres du temps.

C'est la Société helvétique, qui, ayant du 9 au 11 mai 1773 tenu ses assises annuelles dans la station balnéaire de Schinznach, ouvrit à Muller les portes de l'Helvétie latine. Charles-Victor de Bonstetten, patricien bernois d'une culture étendue et raffinée, sinon profonde, s'éprit du jeune Schaffhousois dès qu'il eut fait sa connaissance. Tous deux rêvaient d'une amitié à l'antique: c'est une *Schwärmerei* à l'allemande poussée au paroxysme qui marque leurs relations des premières années. Ils s'écrivent d'innombrables missives qui pourraient être celles de jeunes fiancés. Les épanchements de Muller revêtent un caractère trouble et maladif: on sait qu'il n'a pas toujours lutté avec succès contre ce qu'il appelait lui-même son «funeste penchant». Quoi qu'il en soit, toute leur vie les deux amis se sont compris, se sont aimés et conseillés. Ils étaient réellement faits pour s'entendre. Animés l'un et l'autre d'un analogue et puissant souffle patriotique, de l'esprit de tolérance, de la foi inébranlable en la perfectibilité du genre humain, ils brûlaient tous deux du désir d'épurer les mœurs du siècle, de réformer l'Etat, l'Eglise même, et de promouvoir l'entente entre les cantons comme entre les nations. Bref, ils étaient pénétrés des principes de cette Société qui venait de présider à leur mémorable rencontre.

Muller passe l'automne de cette même année 1773 en pays romand, à Valeyres, chez son nouvel ami. Du reste, il y reviendra

---

<sup>17</sup> *Bibliothèque universelle*, 1912.

<sup>18</sup> Lausanne, 1916. Voir surtout le chapitre 18.

<sup>19</sup> Lausanne, 1921. Le chapitre II, livre II, et le chapitre III, livre V.

plusieurs fois, pour travailler comme pour se délasser. C'est là qu'il élabore, sous les auspices de son hôte, ses plans d'avenir, c'est là encore qu'il composera plus tard une partie de son histoire suisse. Bonstetten, auteur bilingue, conseille au jeune homme, qui allait avoir vingt-deux ans, un séjour à Genève. S'il veut construire ses deux monuments historiques, l'un national, l'autre européen et universel, nous voulons parler de son *Histoire suisse* et de son *Histoire générale*, il devra d'abord consacrer ses efforts à l'étude de cette langue européenne et universelle qu'est le français.

On ne tarde pas à lui trouver une place de précepteur dans la cité non plus alors de Calvin, mais de Voltaire et de Rousseau. Il s'installe dans la maison Tronchin, chez le frère du célèbre procureur général, auteur des *Lettres écrites de la campagne* et qui avait tant fait pour hâter la condamnation de Jean-Jacques. L'attitude hostile de Muller à l'égard de Rousseau s'explique donc en partie par le milieu qu'il fréquenta. Elle se trouve renforcée aussi par ses relations avec Charles Bonnet, ce savant devenu philosophe, ce riche talent qu'une cécité presque complète contraignit à abandonner la physique pour la métaphysique, et qui allait devenir le théoricien de la palingénésie. Cet ennemi émérite du grand citoyen de Genève n'avait-il pas, en 1762, écrit à son ami Albert de Haller, lui annonçant l'autodafé de l'*Emile* et du *Contrat*: «Que n'a-t-on brûlé Rousseau lui-même!» Muller s'installera chez le patriarche de Genthod pendant plusieurs mois, et dans son autobiographie datée de 1806 il dira avoir toujours éprouvé à l'égard de Bonnet et de sa femme «le tendre attachement d'un fils». La conversion religieuse qui bouleversera sa vie intérieure lors de son séjour en Allemagne sera due à une action lointaine du pieux Bonnet. Néanmoins, quoi qu'il en dise<sup>20</sup>, Muller est tributaire de Rousseau, davantage sans doute dans le domaine de l'art que dans celui de la pensée. Il tient du Genevois ses procédés de rhétorique, une part de sa flamme et de son lyrisme, tout l'apa-

---

<sup>20</sup> «Jean-Jacques Rousseau n'a jamais été mon homme», écrit-il en 1802. (*Johannes v. Müllers sämtliche Werke*, herausgegeben von Johann Georg Müller, Tübingen, 1812, t. XVII, p. 241). Il était d'avis que la politique devait se fonder sur des observations tout comme l'optique de Newton se fonde sur l'expérience.

nage romantique de sa phrase. Mais Muller rejette avec force toute forme de gouvernement telle que la conçoit l'auteur du *Contrat social*. Il dénonce de même sa philosophie, sa religion, ses théories pédagogiques. Il est du parti des Négatifs, non des Représentants, bien que né de parents bourgeois. Pourtant, si, en 1775, il va voir Voltaire, ce n'est pas par opposition à Rousseau, ni par sympathie pour le seigneur de Ferney dont il juge l'esprit corrosif et destructeur. Le premier mobile de cette visite est plus simple : c'est son inépuisable vanité. Il était de ceux qui aiment à dire : J'étais là, telle chose m'advint.

Dans une des premières lettres que Muller ait adressées à Bonstetten, il exprime son désir d'apprendre au plus vite à parler correctement le français. «Je comprends le français et le sais lire, dira-t-il dès mai 1773. C'est ma langue préférée, mais je la parle et l'écris diablement mal. Aussi n'ai-je le courage de m'en servir qu'avec des étrangers qui n'en savent point d'autre. En attendant je ne lis que des livres français... Dites-moi, cher ami, comment apprendrais-je facilement à écrire le français et à le parler sans faute? Si je la savais à la perfection, cette langue deviendrait pour moi ce qu'elle est pour le grand Frédéric<sup>21</sup>.» L'engouement se change en enthousiasme, et quinze jours plus tard il revient sur le même sujet : «Je sais bien assez de français, dit-il, pour me faire comprendre, et au bout de trois mois, de six semaines peut-être, je pourrais être à même de m'en servir parfaitement dans la conversation<sup>22</sup>.» Quel naïf optimisme ! Il sera à Genève depuis fort longtemps quand Bonstetten lui fera remarquer qu'il «écrit le français en étranger» et conclura : «Je vous exhorte beaucoup à vous appliquer à prononcer le français. Votre accent est affreux ; et vous dites toujours *ké* pour *que*. Quelqu'un a dit à Trembley qu'il lui serait impossible de vivre avec vous, à cause de votre accent<sup>23</sup>.» Muller, toutefois, ne se laisse pas décourager, signale à

<sup>21</sup> *Id.*, t. XIII, p. 8, 19 mai 1773.

<sup>22</sup> *Id.*, t. XIII, p. 26.

<sup>23</sup> S. d., probablement vers 1775. Ce même Trembley, le 10 décembre 1773, avait écrit à Muller : «Vous faites d'immenses progrès dans le français à en juger par votre lettre, et avec les talents que je vous connais vous en ferez d'aussi grands dans tout ce que vous entreprendrez.» (Cité par M. Bonjour, *J. v. Müller und Genf*, article cité, p. 95.)

l'aimable Aristarque que Mazarin ne prononçait pas mieux que lui la langue de Racine, et se met de plus belle à l'étude. Il lit Marmontel dont on connaît le succès en Suisse<sup>24</sup>, fera de l'*Esprit des lois* son livre de chevet, fréquentera Fontenelle et Bayle, ce Bayle, dont il voudra plus tard traduire le *Dictionnaire*, goûte M<sup>me</sup> de Sévigné, dont «les lettres sont divines», médite les *Essais* en même temps que la Bible, se plaît au théâtre de Voltaire<sup>25</sup>, enfin, étudie l'*Histoire naturelle*<sup>26</sup> et en conseille fort la lecture à son ami: «Lisez tous les jours un morceau de Buffon: aucun n'a porté comme lui l'empreinte de l'immortalité; aucun n'a joint son feu et ses grâces à sa gravité et à sa force<sup>27</sup>.»

Ses épîtres abondent de nouvelles du monde des lettres. «Voltaire, relate-t-il un jour à Bonstetten, a lu son *Alexis Comnène* aux acteurs pendant quatre heures; puis, il a craché trois livres de sang; puis, il a fait venir un prêtre; il ne crache plus, mais on croit qu'il s'est rompu une artère<sup>28</sup>.» Il sait ce que pense Turgot, ce qu'écrit Condorcet, ce que fait Necker. S'étant mis en rapport avec tous les personnages illustres de passage à Genève, il s'est créé d'intéressantes relations en haut lieu. Aussi sera-t-il en mesure de donner à Bonstetten sur le point de partir pour Paris, des lettres de recommandation: «Je vais vous annoncer comme mon ami et d'une façon convenable à M<sup>me</sup> la duchesse d'Anville et à M. le duc de la Rochefoucauld; je vous donnerai une lettre pour ce dernier à votre départ; je le prierai de vous faire connaître à M. le marquis de Condorcet, puisque vous l'aimez. Je vous donnerai une lettre pour M. l'abbé Mably<sup>29</sup>.» Certes, il continuera, après quatre ans de séjour à Genève ou dans le Jura vaudois, à se plaindre de ses fautes de langue et il ne se lasse d'exprimer le désir d'entreprendre un voyage en France. «Quand j'aurai terminé (le premier

<sup>24</sup> Voir G. O. SCHMID, *Marmontel: seine moralischen Erzählungen und die deutsche Literatur*. Strasbourg, 1935.

<sup>25</sup> «Je lis le théâtre de Voltaire avec enthousiasme» (*Id.*, t. XVI, p. 148, au général Schlieffen, 30 mars 1782).

<sup>26</sup> «J'ai lu toute l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.» *Id.*, t. XVI, p. 137, au conseiller Dohm, à Berlin, 13 février 1782.

<sup>27</sup> *Id.*, t. XVI, p. 246, 27 oct. 1781.

<sup>28</sup> *Id.*, t. XIII, p. 245, à Bonstetten, Genthod, 1777.

<sup>29</sup> *Id.*, t. XIII, p. 240, «Genthod, am Dienstag, 1777».

volume de l'*Histoire des Suisses*), dit-il en 1778, j'essaierai sans doute Paris<sup>30</sup>», et deux ans plus tard il constate : «Je französischer, desto besser ist doch die Gesellschaft<sup>31</sup>.»

Dès qu'il eut conçu le dessein d'écrire l'histoire de la Confédération, la question de la langue se posa. En effet, en 1773 déjà, il fait la réflexion suivante : «Même si j'écrivais la plus admirable histoire de ma nation, je n'en serais pas plus connu hors des frontières. Pour cela il faut, lorsqu'on traite un sujet d'intérêt général, se servir de la langue des Européens.» Toutefois, faute de savoir suffisamment cette langue, il se résoud à faire son livre en allemand. A la fin de l'année 1775 il prend la résolution «de publier une partie de l'histoire helvétique avant d'avoir fini le tout<sup>32</sup>», et une année plus tard il déclare s'être rendu maître de son histoire suisse<sup>33</sup>. Cependant, plus le travail avance, plus ses amis le pressent d'écrire en français. En février 1777 Tscharner, à qui Muller avait donné à lire une partie de son manuscrit lui déclare que le texte est farci de gallicismes et qu'il vaudrait mieux le faire traduire. L'auteur hésite. Huit mois plus tard, le 15 octobre, Bonnet lui dit : «J'ai peine à vous pardonner d'avoir renoncé à publier votre ouvrage en français.» Muller commence à réfléchir. Il se souvient de son ami Bonstetten : c'est lui, pense-t-il, qui va traduire le livre. Le 6 janvier 1778 celui-ci semble s'être déjà mis au travail, sinon on s'expliquerait mal cette phrase que Muller lui adresse à cette date : «J'ai fini de revoir une dernière fois le livre. J'ai cherché à effacer tout ce qu'il y a d'insolite dans la position des mots ; surtout (et voilà ce que tu observeras aussi dans la traduction) j'ai barré tous les adjectifs inutiles, toutes les épithèses superflues<sup>34</sup>.» C'est vers cette époque<sup>35</sup>, selon Johann-Georg Muller, le frère de l'historien, qu'a été écrite l'introduction dans laquelle on trouve cette déclaration : «Comme j'ai composé cet ouvrage en deux langues, j'ai peur que mon livre allemand ne soit français et mon livre français,

<sup>30</sup> *Id.*, t. XIII, p. 265, à Bonstetten, Genève, le 10 janvier 1778.

<sup>31</sup> *Id.*, t. XV, p. 383, Berlin, le 28 novembre 1780.

<sup>32</sup> *Id.*, t. XIII, p. 98, Genthod, ce jeudi (1775).

<sup>33</sup> *Id.*, t. XIII, p. 201, «Aux Balances, le 31 décembre 1776».

<sup>34</sup> *Id.*, t. XIII, p. 261, Genthod, le 6 janvier 1778.

<sup>35</sup> D'après une note de J. G. Muller dans *Oeuvres complètes de J. de Muller*, 40 vol., Stuttgart et Tubingue, t. 28, 1834, p. 18, note.

allemand. Et je crains davantage encore qu'il ne se trouve des lecteurs que le contenu ne fascine pas au point de les empêcher d'en analyser le style<sup>36</sup>.» L'ouvrage, on le sait, ne parut qu'en allemand, et en 1780 seulement: le discours liminaire ne contient plus aucune allusion à une édition en langue française. C'est donc bien en vain que Tronchin lui aussi, de son côté, avait pressé son hôte de rédiger son livre en français, alléguant qu'aucun peuple ne lirait l'ouvrage s'il n'était écrit qu'en allemand<sup>37</sup>. Certes, Muller ne désirerait pas mieux que de suivre ce conseil. Le peut-il? «Il m'est impossible, mande-t-il à Bonstetten de procéder à la fois avec le même bonheur au choix des matières et de m'exprimer en une langue étrangère. Si j'écrivais en français, je ne serais heureux ni pour l'un ni pour l'autre, car mon attention serait divisée. Je ne sais pas davantage traduire de l'allemand, parce qu'en tant qu'auteur je suis trop prévenu en faveur de tout ce qui se trouve dans le livre pour pouvoir changer, supprimer ou ajouter ce qu'exigerait le génie de l'autre langue.» Et notre Schaffhousois d'encourager de plus belle son ami dévoué à se charger de cette version. «Si, au contraire, ajoute-t-il, c'est toi qui traduis, tu livres mon ouvrage en français.» Bonstetten, à cette époque, lui avait déjà envoyé quelques pages de son travail. En effet, Muller lui rapporte, toujours dans la même lettre, qu'il vient de lire une partie de sa traduction en compagnie de Bonnet. «Elle l'enchanté, dit-il, il trouve de l'éclat dans le chapitre sur Rome, mais il y rencontre aussi cette majesté simple qui caractérisait l'empire; et moi-même, chaque fois que je relis tes feuilles, je suis plus optimiste par rapport au succès de l'entreprise<sup>38</sup>.»

Cette corvée que Bonstetten s'était imposée ne sera jamais finie, et il est fort probable que Muller, voyant que tout traînait en longueur, entreprit lui-même, dès que l'édition dite de Boston<sup>39</sup> eut paru, ses premières tentatives en vue de traduire le livre ou de l'écrire en français. En effet, dès le 27 juin 1780, Bonnet lui demande: «Travaillez-vous à la traduction française de cet ouvrage?

<sup>36</sup> *Id.*, t. 28, p. 18.

<sup>37</sup> *Oeuvres complètes*, éd. 1812, *op. cit.*, t. XIII, p. 305.

<sup>38</sup> *Id.*, t. XIII, p. 307.

<sup>39</sup> Berne, 1780.

Je vous répète: je préfère sans hésiter qu'elle parte de la même main dont part l'original.» De son côté, Pierre Ochs lui écrit de Bâle, quelques mois plus tard: «Je suis charmé de vous voir traduire en français votre histoire suisse. Vous serez le meilleur interprète de vous-même. Mais faites retoucher le style, mon ami, parce que vous péchez contre les premières règles de la grammaire, ainsi que vos essais historiques<sup>40</sup> en font foi et preuve.» Toutefois il ne peut s'agir encore que de vagues velléités de se mettre à l'œuvre, de quelques ébauches ou brouillons imprécis, bien que les encouragements ne lui aient point fait défaut. Le général Schlieffen approuve Bonstetten qui pense que Muller doit lui-même traduire son livre. «Il a raison, lui fait-il remarquer, en tout ce qu'il vous dit par rapport à la langue dans laquelle vous devez écrire; il a raison encore à l'égard de votre résolution de vous traduire vous-même; mais sur ce point il ne fait pas attention à ce que vous avez à établir votre célébrité en France, que votre livre bien traduit vous l'y donnera, que massacré au contraire par quelque manœuvre famélique aux gages d'un libraire, il pourrait ne pas faire la même sensation, et que, tout bien considéré, il vaut mieux que vous fassiez cette besogne vous-même que de la faire gâter par autrui<sup>41</sup>.» C'est l'époque à laquelle Muller écrira au conseiller Dohm à Berlin: «J'ai été invité à la traduction de mon histoire de la Suisse de façon que je n'ai pu m'y refuser<sup>42</sup>.» Mais encore une fois, il ne se sent pas de taille à mener à chef pareil labeur, et c'est encore à Bonstetten qu'il a recours. «Plus j'étudie la langue, mieux je sens qu'elle est faite pour devenir la première des langues par la richesse de ses compositions, par la hardiesse de ses tours, par sa démarche grave, fière et souple à la fois... Mon cher ami, vous m'aimez, vous vous réjouissez de mes progrès; ils sont votre ouvrage: il dépend de vous de les accélérer; vous seul pouvez me tirer de cet embarras. L'histoire de la Suisse a 450

---

<sup>40</sup> Parus en 1781, à Berlin. Il s'agit d'un volume de 110 pages, contenant trois articles.

<sup>41</sup> *Oeuvres complètes*, éd. 1812, *op. cit.*, t. XIV, pp. 243—244, Cassel, le 27 octobre 1781.

<sup>42</sup> *Id.*, t. XVI, p. 120, Cassel, le 18 octobre 1781.

pages<sup>43</sup> : en en traduisant trois par jour, à commencer du 15 octobre, tout serait fini au 15 avril ; je vous laisse pleine liberté d'ajouter et de retrancher comme il vous semble, d'omettre les noms durs, d'omettre des détails peu intéressants, de me montrer, en un mot, tel que vous voulez que je sois. Quand vous aurez fait le tiers, vous me l'enverrez, j'y ferai mes remarques, et vous en serez le juge. Je le ferai voir ensuite à des Français savants dans leur langue. J'aurai soin de l'impression. Quand vous aurez achevé, mon second volume sera fort avancé : nous les ferons paraître à la fois. Veux-tu, cher ami ? Veux-tu ériger ce monument indestructible à notre amitié ? Paraissons, les bras entrelacés, aux yeux de tous les peuples qui ne lisent pas dans ma langue, tels que les Allemands ont aimé de nous voir paraître ensemble à la tête de l'original<sup>44</sup>. » Il ressort clairement de ce texte que les traductions antérieures qu'avait pu entreprendre le patricien bernois étaient sans importance, de même que celles, semble-t-il, qu'avait commencées l'auteur lui-même.

Quoi qu'il en soit, ce « cher ami » fait la sourde oreille. Il n'a aucune envie de s'astreindre à ce fastidieux travail. Il lui conseille, pour autant qu'il veuille se faire un nom en France, de s'y rendre lui-même au lieu d'y envoyer son livre traduit par un autre : « Autant de huit jours, lui dit-il le 8 novembre de la même année, vous y serez un petit miracle, fêté, invité ; on voudra causer, souper, coucher, philosopher avec vous : en un mot, vous y aurez la réputation en moins de temps que vous n'en emploieriez à vous traduire. » L'attitude de Bonstetten, à partir de 1781, semble donc bien claire : si l'ouvrage doit être traduit, que l'auteur se charge lui-même de la besogne ; mais autant s'en tenir à l'édition allemande. Muller, du reste, semble d'abord être assez déçu de cette attitude de son ami. Puis, il en prend son parti et, occupé tout entier à donner la suite de son histoire, installé en outre en milieu germanique, à Cassel et à Berlin, il laisse dormir quelque temps l'idée d'une édition française. On le voit s'éloigner quelque peu de l'orbe culturel latin. En octobre 1781 il semble tout content de pouvoir écrire : « J'aime

<sup>43</sup> L'édition dite de Boston compte en effet 448 pages, y compris la liste des *errata*.

<sup>44</sup> *Oeuvres complètes*, éd. 1812, *op. cit.*, t. XIV, Cassel, le 27 octobre 1781, pp. 244—45. En effet, Muller avait dédié le premier volume à son ami.

davantage de jour en jour cette langue allemande si riche dans ses compositions, si hardie dans ses tours, si grave et en même temps si souple<sup>45</sup>.» Puis en mai 1782, il confesse tout haut: «Je suis Allemand, je dois écrire dans ma langue<sup>46</sup>.» Bien qu'alors il ait souvent exprimé l'intention de se fixer à Genève, il croit que la langue allemande sera finalement par rapport à la langue française ce que devint la langue latine par rapport à la langue grecque<sup>47</sup>. Il n'a nullement l'intention de traduire son œuvre à ce moment-là, mais ne pense pas davantage à y renoncer d'une façon définitive. «Quand je serai de retour chez vous, promet-il à Bonnet, je songerai à écrire cet ouvrage en français<sup>48</sup>.»

Cependant, même à cette époque, ses amis continuent à l'encourager dans son vieux projet. Bonnet récapitule les avantages qu'il en tirerait: «Je n'aime point que vous flottiez sur la question si vous devez publier l'original français. Il me semble que nous avons trouvé de bonnes raisons de le faire, il serait d'ailleurs une nouveauté intéressante dans l'histoire littéraire<sup>49</sup>.» Cette lettre est du 16 août 1782. Dès le lendemain, c'est Tronchin qui revient à la charge, espérant enfin persuader son protégé d'écrire en français: «Cette langue donnera à vos ouvrages une tout autre célébrité que la langue allemande<sup>50</sup>.» Puis, c'est de nouveau Bonnet qui tente de le convaincre, cette fois en lui adressant un compliment à propos de sa *Lettre sur les troubles de la République de Genève*: «Le style en est rapide, dit-il, élégant et bien plus correct que tout ce que j'avais lu de vous en français<sup>51</sup>.» En attendant, Muller met toute son ardeur, comme il ne cesse de le redire à ses correspondants, «à composer l'*Histoire de la Suisse* dans le peu d'instantants dont je peux disposer». Les livres II et III en raison d'interminables refontes lui donnèrent plus à faire qu'il ne l'avait d'abord pensé et

---

<sup>45</sup> *Id.*, t. XVI, p. 120, lettre datée de Cassel. Il faut remarquer que cette hardiesse, cette gravité, cette souplesse sont précisément les qualités que dix jours plus tard Muller prêtera à la langue française. Cf. ci-dessus, p. 335.

<sup>46</sup> *Id.*, t. XV, p. 296, 6 mai 1781, s. l.

<sup>47</sup> Cf. *op. cit.*, t. XIV, p. 354, Boissière, le 20 septembre 1783.

<sup>48</sup> Le 5 février 1783, cité par HERZOG, *op. cit.*, p. 29.

<sup>49</sup> Cité par M. Bonjour, *J. v. Müller und Genf*, art. cité, p. 90.

<sup>50</sup> *Id.*, pp. 85—86.

<sup>51</sup> *Id.*, p. 86.

ils parurent, ainsi que le premier volume remanié de fond en comble de 1786 à 1788. Sa correspondance abonde, à l'époque, de remarques comme celle-ci, faite le 14 mars 1788 au baron de Salis-Marschlins: «L'amour de la patrie a toujours été vif en moi, si bien que je donnerai à l'histoire de la Suisse tout le temps que mon devoir me permet de donner à des délassements<sup>52</sup>.» C'est à ce moment précis, avant de se mettre à écrire la suite de son ouvrage, que Muller essaie une dernière fois de préparer lui-même une édition française.

\* \* \*

On peut s'étonner de ces multiples démarches qu'entreprit le Schaffhousois pendant plus de dix années en vue de faire traduire son ouvrage, comme aussi de ses tentatives renouvelées de le traduire lui-même; aussi rappellerons-nous ici ses nombreux textes écrits en français. Quoi qu'il en ait dit parfois, la langue française lui était devenue familière, et vers la fin de son séjour à Genève il la parlait et l'écrivait fort bien. Il a publié en cette langue un certain nombre de traités<sup>53</sup> et écrit une partie importante de sa correspondance. Il ne s'agit pas seulement de lettres qui partaient pour Lausanne, Genève ou Paris, mais encore de celles qu'il adressait à des personnalités d'Allemagne ou de Suisse alémanique, au professeur Schlözer à Goettingue, au général Schlieffen à Cassel, au baron de Salis-Marschlins dans les Grisons, au conseiller de Mulinen à Berne. Car, à côté de ses correspondants de langue allemande, comme Goethe et Wieland, il eut ceux de langue française; ils furent très nombreux, quelques-uns même fort célèbres: Voltaire et M<sup>me</sup> de Staël, le Prince de Ligne et Ancillon, le comte d'Antraigues et le marquis de Caylus, le marquis François de Beauharnais et Frossard de Saugy, Charles Bonnet, Jean Tronchin, Jean Trembley, Mallet-Dupan, P.-H. Mallet, Sinner de Ballaigues et combien d'autres<sup>54</sup>. On conserve aussi à la Bibliothèque de la Ville

---

<sup>52</sup> *Oeuvres complètes*, éd. 1812, *op. cit.*, t. XVI, p. 312, lettre datée de Mayence.

<sup>53</sup> En particulier ceux qu'il a publiés à Berlin en 1781; cf. *op. cit.*, t. VIII.

<sup>54</sup> La plus grande partie de cette correspondance est à Schaffhouse, Bibliothèque de la Ville, Mss. Mülleriana 60—249.

de Schaffhouse des manuscrits d'œuvres diverses, inédites en grande partie, et qui sont en français<sup>55</sup>. Il s'agit des cours sur l'histoire générale faits à Genève, d'un *Mémoire sur l'état présent des affaires de Genève*, datant de 1780/81, d'une conférence prononcée devant le landgrave de Hesse en 1781. On trouve également dans ce fonds Muller de Schaffhouse une *Histoire de l'établissement de la domination temporelle du Souverain Pontife*, deux textes s'intitulant *Vue générale de l'histoire du genre humain*, ainsi qu'une *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe depuis la fin de l'Empire romain* et des cours de politique remontant sans doute à 1784. Ajoutons son traité *De l'empire britannique* et ses *Remarques sur l'éducation nationale en Russie*. Cependant, le fragment français le plus important est sans doute le manuscrit qui porte le titre d'*Histoire des Suisses*<sup>56</sup>. Pour diverses raisons il mérite de retenir plus longuement notre attention.

\* \* \*

Ce manuscrit traduit de la manière la plus éloquente l'attrait qu'exerçaient sur Muller la langue et la culture françaises. Il est l'expression manifeste de son désir de pénétrer dans le monde latin et de s'y incorporer. De plus, ces textes présentent une valeur intrinsèque: non seulement ils marquent une étape dans l'évolution de la pensée de l'auteur, mais ils sont, malgré certaines gaucheries de langage, certaines fautes de syntaxe, d'une indéniable beauté. Le mouvement de la phrase, le développement de l'idée, tout trahit l'homme de génie, que seule une parfaite maîtrise de la langue a empêché de créer un chef-d'œuvre. Voilà qui justifie qu'on cite les quelques extraits qui vont suivre.

A la lecture de ces fragments on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils datent de diverses époques. L'écriture, ainsi que l'encre et le papier utilisés permettent d'affirmer que l'auteur s'est mis au travail à huit reprises au moins, pour l'abandonner enfin pour de

---

<sup>55</sup> Voir HENRI BOOS et KARL HENKING, *Verzeichnis der Inkunabeln und Handschriften der Schaffhauser Stadtbibliothek*, Schaffhouse, 1903, pp. 113—157.

<sup>56</sup> *Fragment einer französischen Bearbeitung der Schweizergeschichte*, I. und II. Buch. 280 pages, in-4°, un fascicule.

bon<sup>57</sup>. Du reste, le plus beau désordre règne dans l'agencement des feuillets souvent numérotés à rebours. Il s'agit de brouillons, de premières esquisses, aussi bien que de copies; mais toujours l'écriture en demeure bien lisible. Malheureusement aucune page n'est datée<sup>58</sup>. Il est donc fort difficile de savoir avec précision à quelle époque remontent ces textes. Un passage, un seul, permet d'établir la date de l'un d'entre eux, qui est en même temps le plus important par sa longueur. Voici en effet ce qu'on peut lire aux pages 50a et 50b: «Il existe un peuple libre et souverain, composé d'environ trois cents hommes, maître d'un Etat de deux lieues en longueur sur une lieue de largeur, au pied d'une haute montagne, vers le milieu des bords orientaux du lac des Quatre-Cantons. La liberté de la République de Gersau fleurit depuis trois cent quatre-vingt-dix-huit ans, entre une démocratie et une aristocratie l'une et l'autre souvent accusées d'ambition.» Or, on se rappelle — et Muller le savait mieux que personne<sup>59</sup> — que Gersau s'est racheté le 3 juin 1390. Le texte en question remonte donc à l'année 1788. Or, c'est précisément le 3 juin de cette année-là que Muller écrit à son frère Jean-Georges avoir reçu de son imprimeur de Leipzig les dernières épreuves de la partie de l'ouvrage qu'il avait l'intention de faire paraître à cette époque<sup>60</sup>. L'historien pouvait donc s'accorder un peu de répit et consacrer une partie de ses loisirs à une traduction ou à une adaptation. Il se sentait alors assez dépaycé en Allemagne: à ce moment un tel travail devait lui être un réconfort. «La Germanie ne me convient pas, écrit-il en effet à son

<sup>57</sup> Ces divers fragments comprennent les pages suivantes: 1—11, 12—36, 37—69, 70—85, 86—95, 96—99, 100—103, 104—121. Tout ce manuscrit Mülleriana 45 est formé de 11 feuillets doubles de traduction plus ou moins littérale et de 110 autres feuilles, dont 45 feuilles simples et 65 doubles; ces 110 feuilles contiennent un texte original et non une traduction.

<sup>58</sup> Pourtant au haut de la feuille 51b on peut lire: 1353, 6, 71. 81. Le chiffre de 1353 se rapporte à l'événement historique traité à cette page. Les autres chiffres demeurent mystérieux. Le 7 de 71 est d'une écriture trop nette pour qu'on puisse en faire un 1. Du reste, la date du 6 novembre 1781 ainsi obtenue serait en contradiction avec ce qui suit. Cf. ci-dessous.

<sup>59</sup> Cf. *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, éd. 1786, livre II, chap. V, p. 258, note 8: «1390. Ils (les habitants de Gersau) m'ont montré, soigneusement conservés, tous les documents se rapportant à leur liberté.»

<sup>60</sup> I<sup>ère</sup> section du III<sup>e</sup> livre.

ami Bonstetten. Il y a quelques particuliers aimables, mais généralement il y a peu de goût, peu de véritable amour pour les lettres. Parce qu'on n'est pas sensible, on outre tous les sentiments.» En 1795 seulement on verra la suite de l'ouvrage, et en même temps s'imprimera, sous le voile de l'anonymat, une assez médiocre traduction française<sup>61</sup>.

Jusqu'à ce jour on avait admis sans la discuter l'opinion que ces fragments français dont nous parlons avaient été écrits lors du séjour de l'auteur à Genève<sup>62</sup>. Il est vrai qu'alors déjà il parle souvent de son intention de traduire son livre. Cependant, si l'on s'était avisé de lire ce manuscrit d'aspect fort peu attrayant on se serait très vite aperçu de l'erreur<sup>63</sup>. De plus on aurait vu que Muller y parle d'événements qui ne seront traités que dans le troisième livre. Ces feuilles contiennent en effet tout un chapitre sur le concile de Constance. On aurait constaté aussi qu'elles sont probablement toutes postérieures à l'édition de Boston, la plupart même postérieures à celle de Leipzig<sup>64</sup>. Enfin, on ne se serait pas

---

<sup>61</sup> Lausanne et Paris. Il s'agit de la traduction de Nicolas Boileau et d'Antoine-Gilbert Griffet de Labaume. Au sujet de cette traduction, longtemps faussement attribuée à Paul-Henri Mallet, et de sa valeur, voir l'important article publié en 1943 par Henry Naef, *La «liturgie» de Jean de Muller et ses interprètes de langue française* dans la «Revue d'histoire suisse», XXIII, pp. 69—88. Mallet est l'auteur des tomes 10, 11 et 12 de l'*Histoire des Suisses* et il semble avoir eu conscience de la manière peu correcte dont il alla sur les brisées de Muller. M. Bonjour (*J. v. Müller und Genf*, art. cité, p. 97) publie ce billet inédit: «M. Mallet prie M. Muller de lui pardonner la liberté qu'il a osé prendre de continuer son ouvrage... S'il veut bien... lui dire quelques mots de grâce sur sa témérité, il lui fera un extrême plaisir.»

<sup>62</sup> C'est le biographe de Müller, Karl Henking, qui semble avoir été le premier à émettre cette opinion erronée. Voir *op. cit.*, t. I, p. 248.

<sup>63</sup> De même M. Herzog aurait évité de dire dans sa thèse qu'il «existe deux chapitres seulement de la traduction française alors (en 1777) envisagée» (*op. cit.*, p. 29). Je ne sais sur quoi s'appuie cette affirmation.

<sup>64</sup> Nous avons consulté les manuscrits du journal de Muller déposés à la Ministerial-Bibliothek de Schaffhouse, en vue de préciser les dates de ces différents fragments. Dans ce journal Muller avait l'habitude de relater fidèlement, ou jour le jour, tout ce qu'il avait entrepris, tout ce qu'il projetait de faire. Malheureusement il ne reste de l'époque s'étendant de 1788 à 1794 (Ms. Müll. 57) que deux feuillets simples et quatre feuillets doubles.

mépris sur le véritable caractère de ces textes. Muller, en effet, a davantage songé à une édition française complètement remaniée qu'à une traduction proprement dite. Il a toujours été de cet avis qu'en 1807 encore il exprimait à Bonstetten: «Comme je crois me sentir de la vie pour encore vingt ans<sup>65</sup>, j'en profiterai. Même j'ai pensé traduire alors, ou plutôt retravailler à l'usage des Français mes livres<sup>66</sup>.» L'unique fragment d'une traduction à peu près littérale comprend les cinq premiers chapitres du premier livre et une partie du sixième. Muller avait alors sous les yeux le texte allemand publié en 1786, texte qui n'a guère été composé longtemps avant cette date. Accompagné des corrections de l'auteur et mis en face de l'original ainsi que de la version Monnard, il renseigne le lecteur sur les connaissances que Muller pouvait avoir alors du français; de plus il montre que même dans une traduction qu'il désire littérale il y a des suppressions et des compléments. Enfin il faut noter qu'aucun texte français de Muller n'est accompagné de notes. Il semble donc que l'édition française ait voulu être davantage œuvre de vulgarisation.

*Premier chapitre*  
*Introduction*

<p>Au nord de l'Italie les Alpes <i>forment</i> une demi-lune de l'embouchure du Var jusqu'à la pointe de l'Istrie: <i>elles</i> s'élèvent à la hauteur de près de 2500 toises au-dessus du niveau de la mer Méditerranée. De mémoire d'homme aucun mortel n'est parvenu au sommet du Schreckhorn ou du Mont-Blanc: car loin au-dessus de la région des nuages ces hauteurs se terminent dans une immense pyramide de glaces éternelles, environnée de précipices dont les neiges empêchent de mesurer les profon-</p>	<p>formées en rayé <i>elles</i> rayé la hauteur de rayé <i>mer</i> Jamais homme, du moins qu'on s'en souvienn fort au delà une pyramide de glaces éternelles couronne ces hauteurs bordées partout ne permettent pas</p>
--	--

Les notations sont du début de 1793 (3 janvier au 5 mars). On n'y trouve aucune allusion à une édition française du livre ou à une traduction.

<sup>65</sup> C'est deux ans exactement qu'alors il lui restait à vivre.

<sup>66</sup> *Oeuvres complètes*, éd. en 40 volumes, *op. cit.*, t. 36, p. 243.

deurs. Les rayons du soleil peuvent *dorer* les glaces qui les couvrent; ils ne *peuvent* les fondre. Les sommets du mont Boghdo et de la chaîne de l'Ural, exposés à l'action de l'air, commencent à se *dégrader*;

les glaciers des hautes Alpes leur servent de *cuirasse* contre cet élément *destructif*.

*Si le centre de la terre, comme le croient d'illustres physiciens, est encore embrasé*

de son feu primitif, *il paraît que ces amas de glace ne lui résistent que par leur grande élévation. C'est au fond de leurs voûtes obscures que les neiges et les glaces fondues par la double action du soleil et du feu central descendent dans des vallons élevés où ces eaux reprennent bientôt leur*

*solidité. Telle a été dans le laps d'innombrables siècles l'origine de ces plaines gla-*

*cées qui en plus d'un endroit s'étendent dans l'espace de plusieurs lieues. Ces masses accumulées par les frimas de plusieurs milliers d'hivers recèlent elles-mêmes des voûtes, au fond desquelles sont les sources des rivières qui de là se*

*précipitent dans les plaines, creusent des vallées, forment des lacs et fertilisent le pied des Alpes. La brièveté de la vie et les bornes de l'esprit humain ne permettront jamais aux philosophes de rendre plus que probables leurs opinions sur la structure des montagnes*<sup>67</sup>.

colorer  
sauraient

s'en ressentir: souvent il en tombe avec un horrible fracas des portions qu'elle en a lentement détachées; cependant rempart destructeur

Si, comme le conjecturent d'illustres physiciens le centre de la terre est

rayé *il paraît que* ces énormes amas résistent sans doute leur excessive

se précipitent bientôt elles redeviennent des glaces

C'est de siècles innombrables que se sont formées lesquelles occupent un

masses étendues, formées

des fleuves et des rivières rayé *de là*; répandent, ont creusé formé, fertilisé

guère aux plus habiles physiciens d'établir leurs théories sur la structure intérieure de ces prodigieuses masses que sur de plus ou moins fortes probabilités.

<sup>67</sup> Ms. Müll. 45, pp. 1a et 1b.

Au nord de l'Italie s'élèvent en forme d'un immense croissant, depuis le Piémont jusqu'en Istrie, les Alpes, rempart de neige, qui porte vers le ciel, à deux mille cinq cents toises au-dessus de la Méditerranée, ses cimes inaccessibles. Peu d'hommes ont escaladé le Mont-Blanc, peu ou point le Schreckhorn ou le Finsteraarhorn; leurs pointes pyramidales sont cuirassées de glaces éternelles et environnées de crevasses dont les profondeurs inconnues se cachent perfidement sous une neige grisâtre. Au-dessus des nuages, elles brillent, dans leur solitaire majesté, aux yeux des lointains habitants de la plaine. Leurs énormes glaciers se dorent aux rayons du soleil et ne se fondent pas. Ces sommités sont défendues par leur écorce de glace contre l'action des vents qui, durant le cours des siècles, ont décomposé les hauteurs chauves du Boghdo et de l'Oural. Si le noyau du globe terrestre renferme ses brasiers sous des voûtes à jamais inconnues, ces feux ne peuvent monter jusqu'aux glaciers des Alpes. La couche inférieure des plus hautes glaces se fond en eau; l'eau coule dans les vallées, s'y gèle et forme depuis des siècles, dont nul ne sait le nombre, des masses durcies d'une étendue de plusieurs journées de chemin. Dans les profondeurs, la chaleur de la nature travaille sans relâche. Des sombres réservoirs de glaces, sortes de fleuves qui creusent des vallées, remplissent des lacs et ravivent les campagnes. Mais quelle puissance humaine, quelle vie d'homme suffirait pour pénétrer dans ces lieux impénétrables où, au sein d'une éternelle nuit ou bien à la lueur de flammes aussi

Im Norden des Landes Italien stellen sich die Alpen dar; von Piemont bis nach Istrien, in Form eines großen halben Mondes, eine himmelhohe weiße Mauer mit unersteigbaren Zinnen, dritthalbtausend Klaftern über dem Mittelmeere. Man weiß nur einzelne Menschen, die den weißen Berg, wenige oder keinen, welche das Schreckhorn oder Finsteraarhorn erstiegen hätten: man sieht ihre piramydalen Spitzen mit unvergänglichem Eise gepanzert, und von Klüften umgeben, deren unbekanntem Abgrund grauer Schnee trügerisch deckt. In unzugänglicher Majestät glänzen sie, hoch über den Wolken, weit in die Länder der Menschen hinaus. Ihre Eislast trotz den Sonnenstrahlen, sie vergolden sie nur: Diese Gipfel werden von dem Eise wider die Lüfte geharnischt, welche im Laufe der Jahrtausende die kahlen Höhen des Boghdo und Ural in Trümmer verwittert haben. Wenn in verschlossenen Gewölbem der nie erforschte Kern des Erdballs noch glühet, so liegt auch diesem Feuer das Eis der Glätscher zu hoch. In der Erde schmilzt Wasser unter demselben hervor, und rinnt in Täler, wo es überfriert, und seit Jahren, deren Zahl niemand hat, in unergründliche Lasten, Tagereisen weit, gehärtet und aufgehäuft worden ist. In den Tiefen arbeitet ohne Unterlass die wohltätige Wärme der Natur; aus den finstern Eiskammern ergießen sich Flüsse, höhnen Täler, füllen Seen und erquicken die Felder. Doch, wer durchdringt mit

anciennes que le monde, les bases des Alpes rencontrent les bases de l'autre hémisphère, à moins que des abîmes vieillis ne préparent la ruine de nos antipodes et la nôtre <sup>68</sup> ?

menschlicher Kraft, in Eines Lebens Lauf, die unergründliche Gruft, wo in ewiger Nacht, oder bei dem Schimmer weltalter Flammen, die Grundfeste der Alpen der andern Halbkugel begegnet, oder alternde Klüfte ihnen und uns Untergang droht <sup>69</sup> !

On l'a déjà dit : la plupart des pages du manuscrit français revêtent le caractère non d'une traduction, mais d'une œuvre nouvelle, originale. Parfois aussi quelques-unes d'entre elles condensent des chapitres entiers. Qu'est-ce qu'il importait de rappeler aux Suisses alémaniques ? Leur libération des princes autrichiens. Les texte allemand en contera toutes les phases. Qu'importait-il de dire aux Français, aux Romands ? Au lieu de s'étendre sur les disputes qui opposaient les anciens Confédérés à certains monarques germaniques, il prêche une idéologie. Les Alpes, berceau de la liberté helvétique, en demeurent à la fois l'habitable et le rempart. C'est de cette idée chère au doyen Bridel que se nourrissait en partie le jeune patriotisme vaudois. Muller y insiste aux dépens des Kybourg, des Zaehringen, des Habsbourg. Ainsi les deux textes qui suivent, remontant à une époque impossible à définir avec précision, résument une dizaine de pages de l'édition allemande <sup>70</sup> ; ils ont été composés à des dates différentes.

#### Chap. VII.

##### *Rodolphe d'Habsbourg*

A l'âge de 22 ans il hérita d'une partie des domaines d'Habsbourg, que son grand-père avait partagés. Il fit la guerre à ses deux oncles, comtes de Laufenbourg et de Kibourg. Le dernier, prêt à succomber, céda

#### Chap. V.

##### *Rodolphe d'Habsbourg*

Rodolphe, père des Archiducs, était d'une taille élevée, maigre, presque chauve, plein de douceur et de dignité dans son air. A l'âge de vingt et deux ans, il hérita d'Albert, son père, une partie des domai-

<sup>68</sup> *Histoire de la Confédération suisse*, Paris, Genève, 1837, t. I, chap. I, pp. 1—3.

<sup>69</sup> *Der Geschichten Schweizerischer Eidgenossenschaft erster Teil*, Lichte-  
steig, 1832, t. I, pp. 1—3.

<sup>70</sup> Comparer avec les chapitres XVI et XVII du livre I<sup>er</sup>.

tout son Etat à l'église de Strasbourg. Rodolphe comprit que ce n'était pas les droits incontestables qu'il fallait soumettre au sort des armes; il fit la paix et força l'évêque de rendre l'acte de la cession.

Il avait fait connaître aux princes de sa maison sa supériorité et leur faiblesse. Dès lors il augmenta leurs possessions et leurs prétentions; cette branche dépendait toujours de la sienne, et la sienne pouvait l'hériter. En mariant Anne de Kibourg à son cousin Eberhard de Laufenbourg, il le rendit maître d'une partie de l'héritage des ducs de Zeringuen. Lui-même comme neveu du dernier comte de Kibourg entra dans la possession d'un pays fort étendu, voisin du sien, et d'un grand nombre de terres enclavées dans d'autres pays. Il devint ainsi voisin de plusieurs petits états qui s'affaiblissaient par leurs divisions<sup>71</sup>.

nes d'Habsbourg. Rodolphe, comte de Laufenbourg, était son oncle paternel; son oncle maternel était Hartman, comte de Kibourg. Il fit la guerre à ces deux oncles; Hartman, prêt à succomber, céda son Etat à l'église de Strasbourg. Dans la suite, Rodolphe augmenta les domaines des princes de sa maison, il ne les craignait point et sa branche devait les hériter. Il força l'évêque de Strasbourg de renoncer à ses droits; de sorte qu'à la mort d'Hartman il entra en possession d'un pays étendu jusqu'au lac de Constance, jusqu'aux frontières des Grisons et dans les vallées des Alpes. Il donna à Eberhard de Laufenbourg, son cousin, Anne de Kibourg et les terres qu'Hartman avait héritées du duc de Zeringuen.

Comme il était voisin de plusieurs petits états, il résolut de profiter de leurs divisions<sup>72</sup>.

Enfin le manuscrit en question contient des textes qui ne se trouvent pas dans le livre imprimé, si ce n'est à l'état d'ébauche. Ainsi le passage qu'on va lire rappelle certaines parties du chapitre XV du livre I<sup>er</sup>, chapitre qui s'intitule «Les Suisses commencent à se signaler dans les trois Waldstaetten». Ici encore Muller n'est pas traducteur, mais auteur.

### *Origine de guerres de la république fédérative avec la maison d'Habsbourg*

Autrefois, dans un siècle inconnu, un petit nombre d'hommes libres sortit d'une contrée du nord par des raisons inconnues. En cherchant des pâturages pour leurs troupeaux et la liberté, ils arrivèrent dans les vallées de Suiz. Avant que l'accroissement de la population les obligeât de cultiver

<sup>71</sup> Ms. cité, p. 104a.

<sup>72</sup> Ms. cité, p. 96a.

jusqu'aux lieux sauvages de chaque canton, chacun en voyageant par ces déserts entre les Alpes de Glaris, le Brünig et le S. Gotthard, fixa sa cabane au bord d'un ruisseau dans chaque vallée dont les pâturages étaient bons et où il y avait beaucoup de cerfs et de sangliers et peu d'ours, de serpents ou de loups. Cela donna lieu aux seigneurs dans les pays voisins d'y envoyer aussi des serfs et des bestiaux; entre ces seigneurs était le comte de Lenzbourg, dont la maison d'Habsbourg a hérité les possessions. Il y en eut même entre les hommes libres qui pour le repos de leur âme présentaient eux et leurs biens en offrande aux couvents. Comme le gouvernement des seigneurs favorisait alors la population, les hommes libres sortis du nord, pour s'assurer leur propriété et la paix, se mirent sous la protection de l'empereur qui était maître de tous les voisins. C'est l'origine de leur liberté, de leur sujétion à l'empire, des possessions d'Habsbourg en Underwalden et Suiz, du monastère de Zurich en Uri et de plusieurs autres couvents dans le pays des trois cantons.

Tout ce peuple libre disposé dans les Alpes combattait comme un seul homme contre ceux qui l'attaquaient dans ses demeures solitaires, et les serfs de seigneurs concouraient aussi au bien public. Lorsque la population eut augmenté, les habitants de Suiz et le peuple qui demeure dans les vallées du S. Gotthard et ceux qui sont entre le Fracmont et le Titlisberg paraissent différents peuples; ils sont regardés dans les anciens documents comme un seul à cause de leur origine et de leur étroite confédération<sup>73</sup>.

L'idée que Muller s'était faite sur Guillaume Tell — dont les hauts faits furent tant discutés au XVIII<sup>e</sup> siècle — a beaucoup évolué au cours des ans. A chaque nouvelle édition de l'*Histoire des Suisses*, il ajoute à la légende quelque élément nouveau. Voici, dans les diverses éditions de l'*Histoire des Suisses*, les scènes qui composent ce récit:

*Edition 1780*

Les soupçons de Gessler  
 Scène de l'arrestation  
 Scène de la tempête  
 Scène de la délivrance  
 Arrivée de Gessler à Küssnacht (sans préciser le chemin qu'il a pris)  
 Mort de Gessler à Küssnacht (sans autre précision)

*Edition 1786*

Les soupçons de Gessler  
 Scène du chapeau  
 Scène de l'arrestation  
 Scène de la tempête  
 Scène de la délivrance  
 Arrivée de Gessler à Küssnacht en bateau  
 Mort de Gessler (au chemin creux)

<sup>73</sup> Ms. cité, pp. 65b et 65c.

*Edition 1806**Manuscrit de Schaffhouse*

Les soupçons de Gessler	Les soupçons de Gessler
Scène du chapeau	Scène du chapeau
Scène de la pomme	Scène de la pomme
Allusion à la scène du carquois	Scène du carquois
	Description du cachot de Küssnacht
Scène de l'arrestation	Scène de l'arrestation
Scène de la tempête	Scène de la tempête
Scène de la délivrance	Scène de la délivrance
Arrivée de Gessler à Küssnacht en bateau	Arrivée de Gessler à Küssnacht (en bateau jusqu'à Brunnen, puis à cheval)
Mort de Gessler (au chemin creux)	Mort de Gessler (entre Arth et Küssnacht)

On voit clairement que Muller se montre soucieux de compléter d'édition en édition la fameuse légende. Or, la version de loin la plus complète, inédite jusqu'à ce jour, est précisément celle du manuscrit français de Schaffhouse. La voici, en même temps que le texte de la traduction Monnard dont l'original, on s'en souvient, est de 1806.

Cependant la tyrannie était parvenue à un excès que notre siècle a eu peine à concevoir, et tel fut le courage que montre à cette occasion un jeune homme du village de Burglen que son histoire semblait être faite exprès pour la gloire de son pays. Ses lauriers attaqués depuis le commencement du six-septième siècle ont été défendus encore de nos jours par le peuple qu'il a délivré; deux savants auteurs ont vengé sa gloire; elle sera éternelle comme le roc qui lui a été consacré.

La soupçonneuse tyrannie s'effrayait du silence du peuple. Pour se rassurer, elle inventa un absurde caprice, et s'applaudissait de sa finesse. Dans la place publique d'Altdorf, dans l'endroit qui rappelait au peuple ses droits et sa force, Gessler posa une pique, y mit un chapeau et ordonna de l'honorer comme lui-même. Il ne connaissait pas l'esprit de la liberté qui sait cacher jusqu'à son orgueil lorsqu'il s'agit d'endormir un tyran. Un seul homme, Guillaume Tell, ne sut pas dissimuler. Il fut saisi. Gessler lui ordonna de tirer une pomme placée sur la tête du plus cher de ses fils. Son cœur paternel frémissait, mais il était accoutumé à ne point trembler. Sa main rassurée par la certitude de sa vengeance et conduite par la tendresse, décocha le trait: la pomme est abattue; l'enfant était sauvé.

Dans son carquois il avait un autre trait qui aurait vengé la mort de l'enfant par celle du tyran qui l'aurait causée. Gessler se douta de cette intention. Il promit à Tell de ne point le tuer. Alors Tell ne dissimula plus.

Gessler était de Kussnacht; il avait dans ce bourg des cachots que l'astre du jour n'éclaira jamais. Dans ces souterrains affreux, éloigné de la société des hommes, privé de l'aspect de la nature, parmi des reptiles dégoûtants et envenimés (sic), le généreux Tell fut condamné à couler le reste de ses jours. Gessler lui ôta son arbalète, les chaînes lui furent mises; le tyran partait pour Kussnacht et l'amena avec lui. Ils voguaient tranquillement sur le lac d'Uri. Tell vit le pré de la conjuration. Tout d'un coup on entendit le tonnerre retentir dans les cavités de ces montagnes, et, soulevées par le vent du Gothard, les ondes du lac emportaient la barque de Gessler pour la briser contre les écueils. Gessler fut effrayé de la mort et de l'avenir. Le prisonnier fut délivré et son bras nerveux triompha de la fureur des flots. Entre les rochers qui bordent le lac il en est un tout uni qui sort à peine des ondes. Tell y conduisit la barque, prit l'arbalète, sauta, repoussa la barque et sentit le bonheur de la liberté. Gessler, après de grands dangers, aborda à Brunnen et continua son voyage à cheval. Tell, qui s'était caché entre Arth et Kussnacht lui décocha un trait, qui termina ses jours.

Les cantons se réjouissaient de sa mort, etc.<sup>74</sup>.

Cependant il advint que le bailli Hermann Gessler fut tué d'un coup de flèche par Guillaume Tell, citoyen d'Uri, natif de Bürglen, gendre de Walther Fürst et l'un des conjurés. Le bailli, par méfiance tyrannique ou averti d'une agitation sourde, entreprit de découvrir quels étaient ceux qui supportaient le plus impatiemment sa domination; suivant l'usage symbolique de cet âge et de tels peuples, un chapeau représentait la dignité du duc. Gessler voulait forcer les partisans de la liberté à rendre hommage à l'ornement de tête du prince auquel ils refusaient obéissance. Un jeune homme, Tell, ami de la liberté, dédaigna d'honorer dans ce sens le chapeau, son vieux symbole; l'imprudente manifestation de sa pensée engagea le gouverneur à s'assurer de lui. S'abandonnant aux caprices de la tyrannie, il obligea Guillaume Tell à prendre pour but de sa flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Après une pareille action, cet homme fut rempli du sentiment que Dieu était avec lui; il avoua d'ailleurs qu'en cas de malheur il eût vengé son fils. Le gouverneur, inquiet à cause des parents et des amis de Tell, n'osa pas le détenir dans le pays d'Uri pour ce fait; mais, violant le privilège qui interdisait toute prison étrangère, il l'embarqua sur le lac. Lorsqu'ils furent parvenus à peu près vis-à-vis du Grütli, s'élança des gorges du Saint-Gothard le Föhn avec sa violence ordinaire; le lac étroit soulevait ses ondes furieuses et s'entr'ouvrait; l'abîme grondait, les échos des montagnes répétaient sa voix effrayante. Dans ce péril de mort, Gessler, justement épouventé, fit ôter les fers à Guillaume Tell, homme vigoureux et puissant, qu'il connaissait pour un excellent batelier. Ils ramèrent dans l'angoisse, longeant les effroyables rochers du rivage; ils arrivèrent jusqu'à l'Axenberg, sur la droite quand on sort d'Uri. A cet endroit, Tell saisit ses armes et s'élança

<sup>74</sup> Ms. cité, pp. 73a—73b.

d'un bond sur une pierre plate. Il gravit le rocher; la barque heurta contre le roc et en fut repoussée. Tell s'enfuit à travers le pays de Schwytz; Gessler aussi échappa du sein de la tempête. Mais, lorsqu'il eut abordé près de Küssnacht, il tomba dans un chemin creux par la flèche de Tell, qui l'attendait en embuscade derrière des buissons. Ainsi périt Hermann Gessler avant l'heure convenue pour l'affranchissement du pays, sans la participation du peuple opprimé et par la juste colère d'un homme libre. Celui-ci ne sera désapprouvé de personne, excepté de qui ne réfléchit pas combien étaient insupportables, dans ces temps surtout, à l'âme d'un valeureux jeune homme, l'orgueil et l'insulte des oppresseurs de l'antique liberté de la patrie. Etc...<sup>75</sup>

Ces deux textes méritent d'être confrontés. Il est assez remarquable que dans son manuscrit français Muller ait reconnu les apparences de légende que revêt le récit, alors qu'il est soucieux, dans la version allemande, de définir de la façon la plus précise la personnalité de Tell dont il prend soin de décliner tout l'état civil. Par ailleurs, on peut être surpris de voir notre historien proclamer éternelle la gloire de l'illustre héros dont il savait pourtant les hauts faits, sinon l'existence révoqués en doute. Alors que le texte définitif remarque dans une note que l'Uranais avait deux fils, le texte français insinue qu'il en possédait d'autres encore. Pour la première fois, dans le manuscrit, se trouve narrée la scène du carquois, ne fût-ce que brièvement. Quant à la description franchement naïve de la prison destinée au sublime libérateur, elle relève d'un souci évident de frapper les imaginations et indique que ce teste était destiné à un très large public. La tempête préludant à la délivrance du captif semble être, de part et d'autre l'effet d'un miracle. Mais, dans le texte allemand la barque, pour permettre à l'arbalétrier de sauter sur la pierre plate du pied de l'Axenberg, devra, le foehn ne s'étant mis à souffler que sur la hauteur du Rütli, voguer plus d'une lieue contre le vent qu'on dit d'une violence extrême. Dans le texte français au contraire, l'historien montre plus de souci topographique. Il se contente de dire qu'au moment où l'ouragan se mit à dévaler les pentes du Saint-Gothard, Tell vit le pré de la conjuration, ce qui est parfaitement possible de la *Tellsplatte*, endroit où il s'échappa des mains du tyran. Lorsqu'il écrit en allemand, Muller s'arrange pour que la barque soit repoussée par le roc, et quand il écrit en français,

<sup>75</sup> Traduction Monnard, *op. cit.*, t. II, pp. 232—236, livre I, ch. XVIII.

c'est Tell lui-même qui la refoule. Enfin, au lieu d'aller en bateau jusqu'à Küssnacht, Gessler dans le texte français aborde à Brunnen pour se rendre ensuite à cheval à son château, ce qui seul rend plausible la scène du chemin creux<sup>76</sup>. Le texte révèle donc sur plus d'un point un souci des réalités, un sens des précisions qu'on ne trouve ni dans les éditions de 1780 ou 1786, ni même dans celle de 1806. Aussi n'est-il nullement exclu que le récit conservé à la bibliothèque de Schaffhouse soit postérieur à tous les autres et qu'il appartienne aux dernières années, aux derniers mois peut-être de l'historien<sup>77</sup>. Quoi qu'il en soit, les quelques échantillons qu'on a pu lire devraient suffire pour justifier une publication, ne fût-elle que fragmentaire, du manuscrit français de Muller.

\* \* \*

L'amour de la Romandie et aussi de la France, parfois vacillant, parfois hésitant, ne s'est pourtant jamais éteint dans le cœur de Muller. Quand la Révolution éclate, l'enthousiasme le gagne, mais l'abandonne assez vite à la vue des excès dont se rendent coupables les maîtres de l'heure. Puis, au ciel de l'histoire apparaît l'étoile de Bonaparte. Il la distingue, en suit le cours, en prédit l'éclat et la grandeur. Il fera son voyage de France et sera reçu par Napoléon, tout comme le sera Sismondi. En été 1807, il mande de Berlin à son ami Bonstetten: «A l'arrivée des Français on a voulu m'entraîner dans l'émigration; j'y ai résisté. Je voyais que Dieu a donné le monde à Napoléon; où m'enfuir sans le trouver? D'ailleurs je n'ai jamais craint l'homme supérieur, je me fiais en lui<sup>78</sup>.» Cette soumission totale à un homme qui, s'il n'a lui-même envahi les treize Cantons, les a du moins, durant quelques années, privés d'une partie essentielle de leurs libertés, étonne de prime abord.

<sup>76</sup> Schiller, qui, dans sa tragédie, s'est beaucoup inspiré de Muller, fait faire à Gessler, à cheval, le chemin de Brunnen à Küssnacht, par Schwytz; cf. acte IV, sc. 1. Voir aussi le début du monologue de Tell:

Durch diese hohle Gasse muß er kommen,

Es führt kein andrer Weg nach Küßnacht. Acte IV, sc. 3.

<sup>77</sup> Peut-être fut-il écrit à l'époque où il manifestait à Bonstetten, en 1807, son désir de retravailler ses livres pour les Français. Cf. ci-dessus, p. 342.

<sup>78</sup> *Oeuvres complètes*, en 40 vol., *op. cit.*, t. 36, pp. 239—240.

L'historien national de la Suisse traître à sa patrie? Il faut, selon le mot de Pascal, trouver le point où tous les contraires se rapportent. Ce génie nous a donné l'*Histoire suisse*, mais aussi l'*Histoire universelle*. S'il fut patriote, il fut aussi cosmopolite; s'il avait en vue d'élever à la gloire de l'indépendance helvétique le monument grandiose de ses cinq livres, il ne pouvait d'autre part s'empêcher de se rallier à ceux qui, à ses yeux, travaillaient au bonheur de l'humanité tout entière. Napoléon était l'homme de la divine providence: plus que personne il lui a permis de s'élever, d'une vue nationale de l'histoire, à une vue universelle.

Que représente notre historien aux yeux de la France, aux yeux de la Suisse romande de l'époque? Il faut s'en référer au jugement de M<sup>me</sup> de Staël. C'est Bonstetten qui, en 1784, présenta Muller à Germaine Necker alors en séjour à Lausanne. Elle ne le perdra plus de vue. Aussi, en 1800, l'auteur de *De la Littérature* ne nommera, comme historiens de l'Allemagne, que Frédéric Schiller et Jean de Muller. En 1804, M<sup>me</sup> de Staël voit le Schaffhousois à Weimar et bientôt après à Berlin, où il vient de revêtir la charge d'historiographe du roi de Prusse. Enfin, toujours en cette même année 1804, Muller fait un séjour de deux semaines à Genève, d'où, en compagnie de Bonstetten, il se rend alors presque tous les jours à Coppet. Les relations se resserrèrent bientôt entre l'accueillante baronne et l'hôte assidu qui va jusqu'à promettre d'écrire la biographie de Necker<sup>79</sup>. Puis, voilà qu'en 1807 Muller est ministre lui-même, ministre de ce roi Jérôme, frère du despote abhorré de Madame de Staël, et peu après, directeur de l'éducation dans l'éphémère royaume de Westphalie, ébauchant ainsi une carrière diplomatique aussi riche en épisodes que le sera celle d'un Rossi. La châtelaine de Coppet n'a guère le temps de s'en offusquer, car déjà Muller meurt, alors que toutes les portes du monde politique s'ouvraient devant lui. Nous sommes en 1809. Un an plus tard *De l'Allemagne* était terminé. C'est Jean de Muller qui, presque à lui seul, remplit tout le chapitre des historiens, ce Jean de Muller «qui mêle la concision de Tacite à la naïveté du moyen âge», ce Jean de Muller dont

---

<sup>79</sup> Elle vient d'être publiée pour la première fois, en 1954, par M. Bonjour dans la *Historische Zeitschrift*. Voir ci-dessus, p. 328, note 15.

le tombeau, à Cassel, affirme que ce que Tacite a été pour Rome, ce que Thucydide a été pour la Grèce, il l'a été pour sa patrie à lui, la Suisse.

\* \* \*

Non seulement l'*Histoire suisse* fut mise en chantier en Roman-  
die, elle y fut achevée. C'est Monnard et Vulliemin qui s'en char-  
gèrent<sup>80</sup>. Tous deux ont été pasteurs, tous deux ont joué un rôle  
dans la politique du jeune canton de Vaud. Ils ont très vivement  
sentì la nécessité, pour leur patrie libérée du joug bernois, de re-  
nouer avec les traditions de la vieille Helvétie, de celle des Cantons  
primitifs, de celle des guerres contre l'Autriche. L'œuvre du Schaf-  
fhousois leur a semblé destinée au Pays de Vaud intégré enfin dans  
la Confédération, elle leur est apparue comme une sorte de cadeau  
de baptême. C'est d'une mystique, en effet, autant que d'une his-  
toire qu'avait besoin ce canton nouveau-né. Muller lui apportait  
l'une et l'autre. «Thucydide et Polybe, écrivit-il à Bonstetten,  
instruisent bien mieux de l'histoire de la Suisse que ne le font les  
Lauffer et les Zurlauben. Il ne s'agit pas d'écrire des histoires;  
il faut trouver les principes d'une nation dans la conduite de ses  
pères et dans les anciennes annales<sup>81</sup>.»

On sait que l'*Histoire suisse* de Muller ne va que jusqu'à la fin  
des guerres contre Charles le Téméraire. Le Soleurois Robert Glutz-  
Blotzheim (1784—1818) conçut le projet d'achever l'œuvre com-  
mencée. En 1816 parut son gros volume de la *Geschichte der Eid-  
genossen*, embrassant les années de 1489 à 1516. Une mort préma-  
turée empêcha l'érudit de mener à bonne fin la tâche entreprise.  
Jean-Jacques Hottinger (1783—1860) lui succède: il étudie l'histoire  
suisse de 1516 à 1531 et publie, en deux volumes, en 1825 et 1829,  
sa *Geschichte der Eidgenossen während der Kirchenspaltung*.

C'est ici qu'apparaissent Monnard et Vulliemin. Le dernier  
reprend l'histoire là où vient de s'arrêter Hottinger, et il la mène

---

<sup>80</sup> Le premier continuateur de Muller fut sans doute Paul-Henri Mallet  
avec son *Histoire des Suisses ou Helvétiens* (1803). Frédéric-César de Laharpe  
s'avéra le premier disciple du Schaffhousois dans son *Essai sur la constitution  
du Pays de Vaud* (Paris, 1797).

<sup>81</sup> *Oeuvres complètes*, éd. 1812, t. 13, p. 210, Genthod, le 30 janvier 1777.

de 1532 à 1715. Trois volumes paraissent de 1841 à 1842, sous le titre d'*Histoire de la Confédération suisse aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*. Monnard, lui, s'attaque au siècle suivant, étudiant l'époque qui va de la mort de Louis XIV au Congrès de Vienne. Il publie, de 1842 à 1851 cinq volumes qu'il intitule *Histoire de la Confédération suisse*. De 1837 à 1840 il avait déjà traduit en français Muller et Glutz, pendant que Vulliemin avait traduit l'ouvrage d'Hottinger dont il était l'ami. En 1851 toute l'*Histoire de la Confédération suisse* est donc publiée en français, et deux ans plus tard seulement, les ouvrages de Monnard et de Vulliemin ayant trouvé leur traducteur, elle l'est aussi en allemand. Cette œuvre nationale comprend donc, en son édition définitive, quinze livres : quatre de Muller, un de Glutz, deux de Hottinger, trois de Vulliemin, cinq de Monnard. Oeuvre disparate, en apparence du moins, mais portant d'un bout à l'autre la forte empreinte de celui qui le premier l'avait conçue, puis commencée.

Muller a été fortement marqué par la Suisse romande, par Genève surtout. Il a subi l'ascendant de Bonstetten, mais aussi de Tronchin, de Trembley et de Bonnet. C'est auprès d'eux qu'il eut l'idée d'écrire ses deux chef-d'œuvre, l'*Histoire suisse* et l'*Histoire générale*. C'est de leurs conseils qu'il s'inspira. En passant par l'Helvétie latine, de Schaffhousois, de Suisse qu'il était, il est devenu Européen. Voilà un des bienfaits qui résultent des échanges culturels entre les différents groupes linguistiques et ethniques dont se compose la Suisse. Ces échanges permettent aux hommes vivant au sein d'une petite nation de briser le cadre étroit que semblent leur imposer de trop courtes frontières et, du haut de leurs collines ou de leurs montagnes, de jeter leurs regards sur l'univers.